

# JEAN SNELLA ET LE F.C. SERVETTE : VERS UN DIVORCE A L'AMIABLE

Genève. — Jean Snella n'a pas figuré sur la photo de famille parmi ses joueurs à la remise de la Coupe de Suisse. Juste avant la cérémonie, il s'était engouffré dans le couloir menant aux vestiaires. Même dans le succès, la gêne persiste. La seconde période servettienne de l'entraîneur stéphanois, qui débuta en juillet 1967, se clôt sur un « happy end » inespéré. La finale victorieuse du F.C. Servette aux dépens de Lugano (2-0) offre à Jean Snella la possibilité de se retirer avec les honneurs.

Certes, son contrat porte encore sur deux ans. Mais au sein du club, beaucoup pensent que le « chef » préférera retourner en France. Un divorce à l'amiable. A Genève, Snella connaît la même mésaventure que Pierre Sinibaldi à Anderlecht. De 1959 à 1963, il avait façonné une équipe, inculqué un style alerte. Il avait véritablement marqué de son empreinte le F.C. Servette. Rompant avec le « verrou » de son prédécesseur, Karl Rappan, il apportait une bouffée d'air frais dans le football helvétique. L'heureux amalgame d'anciens de talent (Jackie Fatton, le stopper Roesch, le Yougoslave Mantula) et d'une pléiade de jeunes (les internationaux juniors hongrois, Pazmandy, Nemeth, Makay, puis les futurs internationaux, Bosson, Heuri, Georgy) bousculaient les valeurs établies et interrompaient le règne des Young Boys de Berne. Jean Snella enlevait deux titres nationaux (en 1961 et 1962). En 1963, il retournait à Saint-Etienne. Il justifiait son départ en déclarant en substance : « Le semi-amateurisme du football helvétique n'offre pas l'espoir d'une réelle progression ». Il avait même des propos assez durs envers son successeur, Lucien Leduc, auquel il reprochait de venir goûter une semi-retraite sur les bords du lac de Genève.

Pourquoi ce retour ?

A l'été 1967, alors que Saint-Etienne fêtait un nouveau titre de champion de France, Jean Snella reprenait la route de Genève. Sa décision surprenait et inquiétait même ses plus fervents admirateurs. Que signifiait ce retour sur le plan sportif ? Aux Charmilles, il allait reprendre en main une formation désenchantée, affaiblie moralement par les séquelles d'une saison orangeuse — trois entraîneurs s'étaient succédé aux commandes. Les anciens, tel Jacky Fatton, avaient pris leur retraite, les jeunes d'hier avaient perdu leur enthousiasme au fil de trop nombreux insuccès.

Malgré la présence d'un Philippe Pottier désireux d'oublier ses mécomptes angevins, le F.C. Servette n'obtenait que la onzième place du classement (21 pts en 26 matches) au terme d'une saison décevante. Le crédit du « chef » subissait une première atteinte. Au départ du Championnat 1968-69, Jean Snella comptait sur la venue du stopper yougoslave Kovacic afin de durcir une défense, jugée vulnérable. Transfuge du club autrichien de Klagenfurt, le défenseur balkanique imposait certes sa présence mais en tant que « libero ». Servette encaissait moins de buts (39 au lieu de 42) mais en

marquait beaucoup moins aussi (32 contre 40 l'année précédente). Le « béton » permettait de gagner quelques places au classement. Cette amélioration, de onzième il passait au huitième rang (25 pts en 26 rencontres), se payait par une réelle désaffection du public.

En 1969, le départ du président Marcel Righi marquait une volonté de renouvellement. Le changement de direction se traduisait par de plus grandes audaces en matière de transfert. Servette obtenait à prix d'or le retour de son enfant prodige, André Bosson, et s'assurait les services de l'international Georges Perroud, un « patron » de défense aux conceptions audacieuses. Les premiers matches étaient prometteurs mais, trop rapidement, l'équipe se désunissait à nouveau, trahie par une condition physique imparfaite. En juin 1970, l'effort financier consenti ne donnait qu'un résultat dérisoire : Servette était septième avec 29 points en 26 matches. Seul Philippe Pottier avait tiré son épingle du jeu. Il avait connu une nouvelle jeunesse et retrouvé sa vivacité d'antan.

Pourtant, l'ex-coqueluche du Parc des Princes sera la grande victime de l'actuelle saison. L'acquisition de Bernd Doerfel s'est opérée au détriment du petit Philippe. L'Allemand

occupe la place de quatrième attaquant. Dans un style qui se situe à l'opposé de celui de Pottier, le transfuge d'Eintracht Brunswick obtient des résultats dont il serait vain de dénier l'efficacité. A la finale de la Coupe de Suisse, il a réussi, par exemple, là où « Gigi » Riva avait échoué. En effet, Doerfel est parvenu à briser l'opposition de l'international helvétique Boffi, un homme qui avait jugulé le buteur transalpin.

En Allemagne, Bernd Doerfel, dont personne ne déniait la classe, était discuté. Désireux de jouer en « seconde ligne » et non pas comme avant de pointe, il ne se pliait pas à la discipline collective. A Genève, ce pur-sang à la longue foulée est une attraction mais son assimilation a posé de multiples difficultés. Seul le retour en grâce de Desbiolles a mis un terme à un « one man show » trop souvent préjudiciable aux intérêts de l'équipe. La présence de Desbiolles, qui possède la morphologie et les caractéristiques techniques de Di Nallo, a sauvé finalement la saison du F.C. Servette.

La victoire en Coupe aux dépens du F.C. Lugano n'aurait pas été possible sans le concours de celui que Jean Snella avait voulu écarter définitivement de l'équipe cet hiver.

L'épreuve de force entre les deux hommes embarrasse le comité du F.C. Servette. Il perçoit ce vent de fronde. Desbiolles n'est pas le seul contestataire. La majorité silencieuse chez les joueurs souhaite un changement d'entraîneur. Les reproches sont multiples. Le plus important est d'ordre affectif. Depuis son retour à Genève, Jean Snella semble se morfondre, désœuvré dans son habitacle de Balaxert. Qu'il le veuille ou non, il est resté un entraîneur pour des professionnels. Le statut des footballeurs suisses est particulier. Il permet aux joueurs d'échapper à leurs obligations. L'alibi des fatigues du travail à l'atelier ou au bureau est trop souvent avancé afin de couper à des obligations sportives astringentes.

Au cours de sa première période genevoise, Snella avait secoué de trop douces habitudes. Il avait par exemple imposé des entraînements en plein après-midi. Cette innovation avait été synonyme de révolution. Depuis, elle a été reprise par presque tous les clubs suisses mais elle a été abandonnée au Servette. L'entraînement se donne à la sauvette vers 18 heures. Hors du stade, aucune contrainte. Hélas, tous n'ont pas le même sens de leurs responsabilités de footballeur salarié. Le relâchement de la discipline personnelle se paie par des contre-performances répétées.

Servette a besoin aujourd'hui d'un homme capable d'insuffler un nouvel enthousiasme. La victoire en finale de la Coupe, sursaut d'amour propre, démontre les possibilités réelles de l'équipe. Or celles-ci se trouvent gauloises. Cette saison encore, le classement en Championnat sera médiocre : après 18 matches, l'équipe ne comptait que 16 points et elle naviguait au huitième rang.

Français dans l'âme, Jean Snella retrouverait certainement toute sa flamme en regagnant le pays. En Suisse, il se tient volontairement à l'écart. Ne participe pas, par exemple, aux réunions collégiales des entraîneurs et du sélectionneur national. Sur le plan plus local, il ne se manifeste guère. Il paraît toujours hors du coup comme quelqu'un qui se serait fourvoyé.

Homme sensible, il a besoin d'être entouré d'un climat de ferveur. Or, dans ce Genève où la frénésie des affaires déshumanise les rapports personnels, Jean Snella ne trouve pas auprès des dirigeants « grenat », accaparés par d'autres exigences, l'écoute souhaitée. Même ceux qu'il a déçus ou plutôt déçonnés au cours de sa seconde période servettienne, restent persuadés de sa valeur.

En effet, à cette finale gagnée, il a offert au public de Berne un spectacle qui se fait rare. Servette a triomphé sans rien devoir au « béton ». Faisant taire ses ressentiments personnels, il a laissé son équipe s'exprimer comme elle le souhaitait, avec Desbiolles au gouvernail et Doerfel à la pointe du combat.

Jean Snella aura au moins réussi sa sortie.

■ Jacques DUCRET



Photos INTEF-PRESS-GENEVE



Jean Snella, très calme sur le banc de touche, ne figurait pas sur la photo de famille après le succès obtenu par le Servette en finale de la Coupe de Suisse au cours de laquelle l'Allemand Doerfel malgré cette reprise acrobatique fut moins heureux que Desbiolles.

